Jean-Pierre Georget

Le Sperme magique

*suivi de* Latulipe



# Le sperme magique

Sylvestre observe attentivement son corps musclé dans sa psyché. Une réussite, c’est clair ! Un travail d’artiste, une sculpture de l’antiquité, un chef-d’œuvre de Michel-Ange. Il s’aime Sylvestre. Comme il le dit souvent, s’aimer donne envie d’aimer les autres. Ah l’amour ! On donne des coups, mais on en reçoit aussi. La passion amoureuse, c’est comme la boxe, il faut se protéger. Faut dire qu’il pratique plus souvent la boxe que les liaisons torrides. C’est un garçon sage qui s’habille de latex au moindre frémissement, pour éviter les embrouilles virales. Puis il disparait pour éviter les embrouilles sentimentales.

Comme tous les jours, il va se défouler sur un énorme Punching-Ball dans une salle de sport. Il frappe et frappe encore. Un premier crochet du droit pour le patron qui l’exploite à l’usine, un deuxième du gauche pour son chef d’équipe qui le harcèle et un troisième au foie pour son collègue de taf qui lui balance des sourires niais. Puis une longue série à la face pour cette vie précaire où l’on court après le pognon sans jamais réussir à le rattraper.

Sous une douche brûlante, il se dit qu’il mangerait bien quelques frites avec un coca glacé pour récupérer les calories bêtement consommées par un effort inutile. Assis sur l’unique banc public d’un petit espace vert décoré d’une poubelle vomissant son trop plein de détritus, il grignote des frites congelées trempées dans une huile noire et mousseuse par un marchand ambulant à la mine patibulaire. Un vieux chien errant plein d’arthrose lui lèche les baskets. Il lui balance généreusement une frite bien grasse. L’animal, prudent, refuse cette aumône puis s’en va déféquer péniblement près de la poubelle.

Madame Plutraibien traîne avec difficulté ses quatrevingt-douze ans en s’aidant de sa cane en buis teinté. Coquette malgré la férocité du temps, chaque matin, elle masque artistiquement ses rides en les colmatant comme elle peut avec un fond de teint style années trente. Elle était si belle autrefois et les têtes masculines et quelques fois féminines se dévissaient sur son passage. Elle devinait le désir dans leur regard. Très souvent, elle cédait à leurs maladroites avances. Elle aimait tant les câliner ces grands gamins lourdauds. Elle les revoit bouche ouverte, le regard dans les nuages et l’air un peu con, subir ses virtuosités buccales. Puis ils disparaissaient très vite pour éviter les complications conjugales. « C’était le bon temps, la jeunesse, c’était le bon temps ! », bougonne-t-elle. Faut dire qu’elle pratique plus souvent la nostalgie que les liaisons brûlantes.

Comme tous les jours, elle promène son vieux corps pour essayer de dérouiller un peu ses articulations grippées. Quand elle croise un bel homme, elle gémit :

« Ah si j’avais vingt ans de moins, on serait déjà tous les deux dans les buissons mon gaillard ! »

Par tous les temps, au soleil, sous la pluie, à midi, ou à minuit, elle se délectait de ses rencontres à la fois fugaces et intenses.

Sylvestre, tête baissée, pianote frénétiquement sur son Smartphone quelques messages d’ennui à un ami virtuel.

« Puis-je m’asseoir à côté de vous, jeune homme ? demande une voix usée par les années.

* Pas de souci, pas de souci, répond-il sans lever les yeux.

La vieille dame s’installe avec une certaine lenteur et caresse gentiment le vieux sac à puces qui se couche à ses pieds.

* Il est à vous le chien ?
* Quel chien ? Tiens il est encore là lui ! Non, non, j’ai pas de chien.
* Il a l’air sympathique.
* Il est malade, il n’en a plus pour longtemps.
* Comme moi, jeune homme, comme moi ! Je suis trop âgée et mon cœur est si fragile qu’il peut s’arrêter d’un instant à l’autre comme une pendule qu’on oublie de remonter.

Sylvestre, moqueur :

* Il n’y a plus de pendule à remonter, c’est la préhistoire ce truc.

Il montre son Smartphone :

* Avec ça, plus besoin de pendule !
* Je connais, je suis très vieille mais pas encore complètement sénile.
* Je ne voulais pas vous vexer.
* Quand on a presque les deux pieds dans la tombe, on ne se vexe plus.
* Moi, avant de mourir, j’aimerai faire des trucs complètement ouf !
* Moi aussi… hélas, à mon âge… – Quel genre de truc ?
* Ce ne serait pas convenable de vous le dire, jeune homme.
* Sylvestre, je m’appelle Sylvestre, et vous ?
* Je ne m’appelle plus, je suis un être inutile et fatigué.
* Allez, c’est quoi le truc que vous voulez faire avant de mourir ?
* C’est assez gênant à dire…
* Dites le moi et je promets de vous aider !
* Juré craché ?
* Juré sur la tête du chien !

L’animal semble protester en mordant nerveusement une puce qui squatte son poil terne comme la vieillesse.

* Et bien, avant de mourir, j’aimerai une dernière fois tenir dans ma main un sexe d’homme, chuchote-t-elle en rougissant par courtoisie.

Sylvestre, surpris, éclate de rire.

* Je te rappelle que tu as promis de m’aider mon garçon.
* C’est vrai, une promesse est une promesse. Mais enfin, où voulez-vous que je vous trouve un truc pareil ? Sur le bon coin ?
* Ne te moque pas, tu as juré et c’est la vie du chien qui est en jeu !
* Au point où il en est !
* Ne sois pas méchant ! Tu sais, j’en ai connu un bon nombre de gars comme toi ! Jeunes, frétillants, rieurs et toujours prêts à rendre service aux dames distinguées comme moi.
* Mais j’ai vingt ans et vous en avez au moins cent…
* N’exagère pas ! Bon, tant pis pour le chien, minaude-

t-elle en feignant de se lever.

* Attendez, on peut s’arranger, après tout !

Il repart dans un fou rire, puis jette un regard :

* Bon, ok, il n’y a personne. Ce qui est promis est promis !

Il baisse un peu son jogging pour faciliter la tâche de sa nouvelle dulcinée et ferme les yeux. Une main experte caresse son pénis avec une infinie tendresse. Puis une bouche humide l’emprisonne dans toute sa raideur et une langue agile titille sa sensibilité de jeune mâle. Il oublie vite l’âge de sa partenaire et prend goût à ce jeu buccal. Il n’ose pas ouvrir les yeux, craignant de rompre le charme. La bouche s’éloigne et la main revient avec une telle énergie qu’une première salve de braves petits spermatozoïdes gluants mais volontaires souille les baskets de notre héros. Dans un réflexe très professionnel, la vieille dame engame à nouveau l’instrument prometteur et récupère ainsi le reste de la troupe. Puis d’une voix douce :

* Tu as aimé ?

Sylvestre ouvre les yeux. Sous le choc, il s’évanouit.

Madame Plutraibien tapote les joues pâles du petit bonhomme fragile.

* Et bien mon garçon, on est un grand émotif. Une petite fellation de rien du tout, et hop, on tombe dans les pommes vertes. Ah si je t’avais fait le grand jeu avec forte tempête à frôler la rupture du grand mât, je comprendrais !

Elle frappe un peu plus fort son Apollon qui la trompe toujours avec Morphée.

* J’en ai connu des chochottes, mais des comme toi… Les coups finissent par réveiller la petite âme sensible.
* C’est bon, c’est bon, ça va !

Son distributeur d’existence fait moins le malin. Il est

tout recroquevillé et n’est plus opérationnel. D’un geste maternel, l’ancêtre remonte le jogging du jeunot afin de cacher ce petit mollusque bien inoffensif. Sylvestre ne réagit pas, il reste immobile, son regard fixé sur le visage de madame Plutraibien. Il balbutie :

* Vous êtes trop belle, trop belle…
* Je sais, des centaines et des centaines de mâles me l’ont chanté dans toutes les langues !
* C’est une blague, elle est planquée où la vieille ?

Il rit :

* C’est un complot des copains ! Ah les cons, ah les blaireaux ! Joli tour de passe-passe ! La vieille me démarre et hop, la belle continue le taf ! Faut être vicieux pour imaginer un truc pareil !
* Calme-toi petit, calme-toi ! C’est le cannabis, faut arrêter et ça ira beaucoup mieux dans ta tête.
* Je ne suis pas fou, regardez vos mains, ce sont les mains d’une fille de mon âge !
* Mon Dieu, comment est-ce possible ?
* Et vos jambes, montrez-moi vos jambes !

Elle remonte sa robe et découvre des jambes de star.

* Mon Dieu, comment est-ce possible ? répète la miraculée du temps.

Il effleure sa poitrine avec une timidité soudaine.

* Et vos seins, ils ont cent ans vos seins peut-être ?

La magnifique Junon ouvre son chemisier où squattent deux seins fermes et pointus d’une blancheur virginale. Son vieux cœur bat à la vitesse de la lumière. Elle fouille dans son sac et sort un miroir de poche. Les yeux mouillants de larmes, elle s’y voit à vingt ans.

Le vieux chien remue péniblement la queue, se lève, puis se recouche aux pieds de Sylvestre qu’il semble avoir adopté. Pour bien montrer sa soumission à son nouveau maître, il entreprend de nettoyer avec application ses baskets. Du coup, il avale inconsciemment une armée en déroute de spermatozoïdes qui sèche dangereusement sur le cuir sentant bon le neuf.

* Il est vraiment dégueu ce clébard ! s’énerve Sylvestre en le repoussant assez méchamment.

Alors un nouveau miracle se produit. Le canidé sénile aboie joyeusement, sautille sur ses quatre pattes et court comme un jeune chiot. Il revient vers le banc, prend son élan et exécute un magnifique looping. Il est jeune, il est beau, son poil brille de mille feux. Il est heureux !

Au loin, une chienne distinguée d’une race indéterminée promène une septuagénaire revêche. En l’apercevant, sans le moindre préliminaire, il la chevauche avec cette élégance qui caractérise la gente canine. Et ce ne sont pas les coups de canne de la mégère qui freinent son ardeur.

\*

\* \*

Le professeur Ycône, éminent spermatologue de renommée mondiale, attend avec impatience la belle Sidonie. Ah Sidonie ! Quel merveilleux souvenir ! Il avait à peine trente ans à l’époque et elle environ soixante. Une beauté magique, envoûtante, dévorante, hallucinante ! Tous les internes de l’hôpital l’adoraient. Elle agrémentait avec grâce leurs gardes si contraignantes. Une virtuose de la relation humaine, Sidonie ! Une danseuse étoile de l’amour ! Bref, une artiste ! Et puis elle était si généreuse ! Un étudiant fauché pouvait bénéficier de facilités de paiement. Un grand cœur, cette dame qui parfois travaillait bénévolement de nuit comme de jour. Evidemment, elle a franchi le cap des quatre-vingt-dix ans. Elle a dû changer un peu tout de même. Mais pourquoi vient-elle le consulter ? Il sourit. Son homme a peut-être un problème de fertilité. Il ouvre la porte de son cabinet et annonce :

* Madame Plutraibien s’il vous plaît !

Une jeune femme brune se lève, sourit en regardant son jeune amant d’antan abimé par les années, puis entre dans la pièce.

* Asseyez-vous, je vous en prie, bredouille le vieux médecin, fortement déçu.
* Alors Bruno, on dirait que ça marche d’enfer pour toi. Dire que je t’ai connu sans le sou, me suppliant de te faire crédit. Tu sais que tu me dois encore quelques passes. La petite câlinerie, dans la porte cochère, jamais payée. La soirée coquine avec tes potes, j’attends toujours le règlement. Et ces balades en forêt où tu as souillé un bon nombre de préservatifs ! Te souviens-tu des fourmis s’invitant dans nos ébats et de ce jeune sanglier un peu trop voyeur. Une belle frayeur ! Tu étais si beau à l’époque, un vrai acteur de cinoche !

Consterné, le spécialiste de la semence humaine reste silencieux. Cette fille ressemble trait pour trait à Sidonie. Une Sidonie très jeune. Il parvient à murmurer :

* Vous êtes sans doute la petite fille de madame Plutraibien ?

Elle éclate de rire ! Toujours aussi nigaud, se dit-elle. En plus il a grossi.

* Je vais t’expliquer, mais avant, embrasse-moi comme autrefois.

Sylvestre est épuisé. Etalé sur son lit, son Smartphone à la main, il peine à répondre aux messages de ses amis virtuels. Pourtant il a laissé tomber l’usine. Son petit business lui rapporte largement de quoi vivre. Faut dire que dans une journée, il voit beaucoup de grands-mères. Elles viennent chercher leur part de jouvence. Un rêve enfin devenu accessible. Alors, elles sont généreuses, très généreuses. Sidonie se charge de trouver les clientes et il fournit la crème antiride. Mais sa baguette magique renâcle un peu parfois. Elle frise le surmenage, pire le burn-out ! Il doit la ménager, lui accorder un peu de repos. Si la demande est forte, l’offre reste limitée. Il attend avec impatience le résultat de son analyse de sperme. Une idée de Sidonie qui cherche une explication scientifique à ce phénomène miraculeux. Ce matin, il a reçu un coup de fil d’un spermatologue, une pointure dans le métier, lui a affirmé Sidonie. Il veut le voir. Aujourd’hui, dix-huit-heures. Il stresse un peu. Son cas n’est pas banal. Enfin, on verra bien, soupire-t-il. En attendant, comme c’est son jour de relâche, il va promener le chien. Depuis sa cure miraculeuse, le désormais nommé Dog est hyper actif et amoureux de tout ce qui s’agite autour de lui. Il a très mauvaise réputation dans le quartier et les mémères protègent comme elles peuvent l’innocence sacrée de leur peluche à ruban rose. Le redoutable molosse tire sur sa laisse, langue pendante, en soufflant tout l’air de ses poumons. Il traîne son maître comme un âne tire une charrette. Soudain, la narine frémissante, il s’arrête devant un pavillon. Une ravissante jeune femme s’apprête à sortir une non moins ravissante chienne Samoyède. Dog, la truffe déterminée, se précipite sur l’objectif, entrainant son pauvre maître déjà bien fatigué.

* Couché Dog ! hurle Sylvestre.

Mais l’animal se moque des consignes de respect. Un petit coup de langue sur le museau de la belle aux poils blancs et en avant, sabre au clair ! Afin de sauver la fragile virginité de la superbe Samoyède, la non moins superbe voisine de quartier tire violemment sur sa laisse, ce qui déstabilise le pauvre Dog, contrarié et frustré. Puis, s’adressant à Sylvestre :

* Et bien, j’espère que vous êtes moins entreprenant !

Le garçon rougit puis part dans un fou rire incontrôlable, très vite contagieux.

* Il est toujours comme ça ?
* Non, aujourd’hui, il est calme !
* Si le maître est pareil…
* Non, le maître est un peu plus civilisé. On fait la route ensemble ?
* Ok, mais tenez le bien surtout !

Dog décide de faire la gueule et ignore avec un mépris affiché la grosse boule de poils blancs. Son maître sympathise très vite avec cette jeune fille dynamique. Ils se racontent leur vie mutuellement comme de vieux amis. Elle s’appelle Mélina. Un prénom bien ordinaire ronchonne Dog dans sa salive. Il faut reconnaître qu’elle est jolie. Regard azur, cheveux bruns mi courts, silhouette d’une finesse à tomber par terre, bref, elle est rayonnante et rieuse. – C’est quand même un taf difficile, cuisinière.

* Pas plus dur que de bosser en usine, Sylvestre ! Et ça m’arrive de servir en salle, je m’éclate bien ! Dommage que le resto est à vendre, le boss est cool. Enfin, on verra bien… Et toi, l’usine ?
* Ben, on va dire que je suis en congé… – T’as démissionné ?
* Disons que j’ai un business qui me nourrit bien.
* Et c’est quoi ton business ?

Un peu gêné :

* Je t’expliquerai Mélina.

Il regarde son portable :

* Je te laisse, j’ai rendez-vous chez un médecin.

Mélina inquiète :

* Tu es malade ?
* Non, non, je t’expliquerai…

Il tire sur la laisse de Dog, s’éloigne un peu puis revient et embrasse avec une certaine gourmandise, la future cheffe étoilée.

Mélina surprise et un rien ironique :

* Tu m’expliqueras ?
* Je t’expliquerai ! Je t’expliquerai !

Il part en courant en criant un « Je t’aime » énergique.

Dog se dit que les humains ont tous les droits. Ils peuvent se léchouiller sans être emmerdés par un maître despotique.

Dans la salle d’attente de l’éminent professeur Ycône, Sylvestre rumine des idées tristounettes. Comment expliquer à Mélina qu’il vend son sperme pour manger ? Qu’il est devenu une machine à rénover les vieilles façades ? Sa belle petite gueule de boxeur, elles s’en foutent, ce qu’elles veulent, c’est le produit miracle. Ah l’éternelle jeunesse, ça les travaille les centenaires. Elles sont parfois plus d’une dizaine en même temps à prélever leur minuscule part d’élixir. C’est que Sidonie veille au grain et n’accepte pas qu’on gâche cette marchandise si précieuse. C’est au compte-goutte qu’elle la distribue. Faut dire que les euros pleuvent, une quantité inimaginable pour un smicard à trente-cinq-heures. Une fortune placée un tantinet illégalement, mais chut… Sidonie, désormais jeune et dynamique, gère tout évidemment, même sa santé. Le spermogramme, c’est son idée. Et maintenant, le vieux professeur Ycône va sans doute lui donner les résultats de l’analyse. Le pouvoir miraculeux de sa semence s’explique sans doute scientifiquement. En tout cas, cela bouleverse sa vie et épuise ses forces. Il n’est plus un garçon comme les autres, il n’est qu’un objet de convoitise et ça le déprime ! Enfin…

Une voix très professionnelle de secrétaire médicale l’arrache à ses tourments de producteur d’élixir de jouissance :

* Monsieur Sylvestre Stalon, veuillez me suivre s’il vous plaît.

Assis à son bureau, Bruno observe le jeune adulte qui rentre dans son cabinet. D’un signe de la main, il l’invite à s’assoir, puis pianote sur le clavier de son ordinateur.

* Vos analyses sont bonnes, vous n’avez pas de souci de fertilité. Tout est normal, c’est une bonne nouvelle, non ?
* Vous êtes bien le professeur Ycône ? – Oui, pourquoi ?
* Ben, vous avez l’air d’avoir mon âge.
* En réalité, j’en ai soixante.
* Ok, je comprends. Donc, vous me dîtes que tout est normal ?
* Enfin presque ! Votre sperme a une propriété extraordinaire, vous l’avez constaté.
* Oui, je sais, il rajeunit les centenaires, les chiens et même les vieux médecins…

Bruno sourit. C’est vrai, il n’a pas résisté à l’envie d’une deuxième jeunesse. Terminé l’arthrose et les douleurs articulaires. Il revit !

* En poussant un peu plus nos investigations, nous avons découvert une molécule inconnue dans votre semence. Cette molécule étonnante régénère les cellules du corps humain à une vitesse foudroyante. Nous l’avons isolée et testée sur des souris blanches. Nous serons très vite en mesure de la fabriquer artificiellement à partir de quelques échantillons que vous allez bien vouloir nous fournir, enfin, je l’espère. Après les délais d’usage, nous la verrons apparaître sur le marché sous forme de gélules.
* Cela veut dire que grâce à moi, les êtres humains vont devenir immortels !
* Pas si vite jeune homme, pas si vite, tempère l’ex vieux médecin. Ce n’est pas si simple !
* Ah bon ?
* Une personne âgée qui prendra ce médicament retrouvera, certes, ses vingt ans. Mais elle recommencera à vieillir et cette fois, de manière irréversible car hélas, il semblerait que le traitement ne fonctionne qu’une seule fois. Mais bon, elle bénéficiera tout de même d’une deuxième jeunesse, ce qui est merveilleux non ?
* Oui, c’est super ! Et puis, je ne serai plus obligé d’affronter les ancêtres affamées qui me dévorent ma vie de fragile boxeur. Une gélule et hop, la remise à neuf complète. Je perds un business juteux, mais je retrouve ma tranquillité !
* Ne vous inquiétez pas pour vos revenus, les laboratoires vont vous proposer des sommes colossales pour obtenir l’exclusivité de votre matière première. Je vous conseille en plus de réclamer un pourcentage sur chaque boîte de médicament vendue. Vous allez devenir très riche, monsieur Stalon, très très riche.

\*

\* \*

Sylvestre traîne nonchalamment ses baskets en compagnie de Dog, son fidèle compagnon désormais. Une belle journée s’annonce, quoiqu’un peu fraîche. Il aime marcher en forêt parmi ces géants que sont les chênes quasiment immortels. Il pense à tous les euros qui s’entassent sur ses multiples comptes en banque. De l’argent facilement gagné, lui dirait son père. Faut dire que le vieux a bossé des années à l’usine, avant d’être détruit par un putain de cancer à l’âge où il est indécent de mourir. Une vie de merde ? Non, pas forcément, une vie simple, sans artifice, bref, normale. Il buvait un peu, râlait beaucoup et supportait difficilement une épouse dépressive chronique. Sylvestre se dit que son enfance aurait été plus joyeuse s’il avait eu un frère où une sœur, mais bon… A dix-huit ans, il largua le lycée pour savourer le plaisir de travailler à la chaîne. Ce taf répétitif ne sollicitait pas son cerveau qui s’évadait dans un imaginaire bien loin de l’antre du taylorisme. Ses rêves flottaient dans le bruit assourdissant des machines gavées d’huile malodorante. Il était ailleurs…

Dog décide brutalement de creuser un trou énorme, en s’agitant comme un engin mécanique. Sylvestre en profite pour s’asseoir contre le tronc d’un arbre. Les chiens sont aussi cons que les humains, se dit-il, ils aiment les tâches inutiles…

Et puis, il y a eu cette amitié tissée avec un ancien qui bossait comme bénévole aux restos du cœur. Il était allé voir par curiosité ces gens en dessous du seuil de pauvreté, comme on dit pudiquement. Evidemment, on était loin de la haute gastronomie. On distribuait à la chaîne, comme à l’usine. Une forme de charité industrielle. Une générosité alimentée par les poubelles d’une société de consommation exacerbée…

Dog laisse tomber ses travaux de terrassement pour poursuivre un gibier invisible. Un doux rêveur, ce chien, comme son maître, forcément.

Que faire de tout ce pognon ? Aider sa mère, bien sûr, mais le confort ne guérit pas les blessures trop profondes. Heureusement, il y a Mélina ! Mélina, une cheffe à la cuisine inventive. Il va lui offrir son rêve, un restaurant digne de son talent. Mieux, carrément une chaine de restaurants bien loin de la médiocrité des Fast-Food pitoyables. Il va créer un concept de haute gastronomie offerte aux plus démunis. Il va offrir du rêve à l’indigence. Il sait déjà que Sidonie, sa conseillère financière, saura avantageusement négocier l’aide des laboratoires qui diffusent dans le monde entier les précieuses gélules de jouvence. La divine Providence lui ayant offert fortune et gloire, il se doit de lui rendre la monnaie de sa pièce.

\*

\* \*

Assis derrière son bar, le Big Boss du restaurant gastronomique « Gouttmoissa » attend avec impatience le début du service. La salle de soixante couverts, très lumineuse, donne sur un immense jardin, avec verger, potager et parc à l’anglaise. Des fauteuils recouverts de cuir blanc entourent de larges tables aux pieds en métal chromé. De grandes assiettes creuses en porcelaine, des couverts avec manches en ivoire végétal, des serviettes brodées en coton biologique et des verres en cristal de Bohême apportent une touche raffinée à l’ensemble. Tony et Kévin, les deux serveurs, ajoutent quelques fleurs d’été cueillies ce matin dans le jardin.

* C’est parfait les gars, s’exclame joyeusement le propriétaire de l’établissement. Bravo, vous êtes des pros ! Allez hop, venez boire une petite mousse avant le coup de feu.

Dans une cuisine moderne, devant son fourneau multi feux, une main experte fait valser dans une poêle copieusement beurrée, des mirabelles arrivées à maturité. Tout en buvant sa bière, le Big Boss tente une approche et grappille en douce, quelques fruits. Un coup de spatule sur les doigts le ramène à la raison.

* On ne touche pas, on regarde, c’est tout !
* Oui chef ! répond-il, honteux et regrettant d’avoir volé Mémère. Pour se faire pardonner, il pose un baiser fruité sur ses joues rougies par la chaleur.
* Tu sais combien je t’aime Mélina, mais je crois que j’aime encore plus ta cuisine !
* Moi aussi je t’aime grand nigaud, mais on n’a pas le temps de se léchouiller, comme dit Dog, on a un service à assurer ! Le client est monarque, jupitérien, il incarne notre destin dans le métier. Il est notre raison de vivre, mais aussi de mourir dans un anonymat désespérant. Nous devons nous battre chaque jour pour exister ! Un combat permanent pour survivre au milieu des requins que sont les professionnels de la profession. Et puis, un beau jour, ou peut-être une nuit, la révélation : une recette d’exception qui enchantera enfin les papilles des critiques gastronomiques ! Alors, l’inaccessible étoile brillera de mille feux sur le « Gouttmoissa » !

Emporté par son envolée lyrique, elle commence à rapper une chanson d’un chanteur belge nommé Brel, apprise à l’école :

« Telle est ma quête,

Suivre l’étoile

Peu m’importent mes chances

Peu m’importe le temps

Ou ma désespérance

Et puis lutter toujours

Sans questions ni repos »

Malik, le talentueux commis de cuisine, s’approche discrètement de son vénéré patron et lui chuchote à l’oreille :

* C’est le surmenage, rien de grave heureusement ! Faut juste lui passer la tête sous le robinet ! De l’eau bien froide, surtout !

Malik est un ami, un confident pour Mélina. Dans ses moments de doute, il est toujours là pour la rassurer. Il aime rire et délirer. « Cuisiner ne doit en aucun cas être une souffrance, comme on le voit trop souvent dans les émissions culinaires à la con », aime-t-il répéter. La culture de la perfection le fatigue. Il faut simplement intriguer, surprendre, amuser. Il a très vite adhéré au projet fou de Sylvestre. Produire ses fruits et légumes, élever ses volailles, quelques moutons, quelques bovins, fabriquer ses fromages. Le patron n’a pas mégoté sur l’investissement. Il a acheté une ferme, carrément. Quelques hectares de prairie pour l’élevage en plein air, un parc à l’anglaise pour le plaisir des yeux, un immense potager, un verger et des serres chauffées à l’énergie solaire. Une manière de travailler en autonomie complète qui ne déplait pas à Malik. Et puis, le restaurant, trop la classe ! Une vieille bâtisse, entièrement rénovée !

Faut dire que c’est sa spécialité à Sylvestre, la rénovation. Un maître dans le genre ! Une pointure !

* Trêve de plaisanterie, s’emporte soudain Mélina, rassemblement des troupes !

Kevin et Tony s’approchent timidement, faisant semblant de craindre comme le feu, l’acariâtre cheftaine surnommée Mémère. Le ministre de la plonge ainsi que deux étudiants en droit de l’homme s’invitent aussi à la réunion au sommet. Sylvestre, prudent, choisit lâchement de rester à l’écart. Et c’est parti ! Comme d’habitude, les reproches pleuvent sur les têtes faussement boudeuses des pauvres travailleurs :

* Manque de réactivité, aucune initiative, erreurs d’inattention, maladresses chroniques, rigueur approximative, décontraction excessive avec la clientèle et je ne vous dis pas tout, s’énerve la femme en blanc, avec pantalon pied de poule et toque majestueuse.
* Malik, présente les plats du jour à la piétaille !

Sur une table en inox, deux assiettes pas peu fières d’être les vedettes de la journée. Malik adore ce petit numéro quotidien interprété avec une certaine conviction, par Mélina. Il s’empare de la première œuvre d’art :

* Pavé de bar de ligne au beurre de cassis et sa rosace de courgette en fleur !

Silence admiratif dans les rangs.

* Goutez ! ordonne-t-il d’une voix sévère.

Le vieux ministre de la plonge, éternel insatisfait, saisit un morceau de poisson avec ses doigts. Il l’enfourne entre ses dents jaunies par le temps, le mâche pendant de longues secondes puis le recrache avec dégout dans une poubelle judicieusement placée à proximité.

* Dégueulasse ! déclare-t-il péremptoirement.

Eclat de rire général !

Nullement découragé par ce verdict sans appel, Malik présente le deuxième plat :

* Salmis de pintade aux mirabelles, avec son écrasé de ratte aux trois herbes et son mini fagot d’haricots verts cuit à la vapeur d’ail !

Les mêmes doigts déterminés s’emparent d’un échantillon du chef d’œuvre qui prend la même destination que le précédent :

* Dégueulasse !
* Ok, merci ! Il est comme ça, le vieux Jean-Claude, il n’aime que ses oreilles de cochon et sa dorade à la Noémie.

Heureusement, le reste de la troupe n’est pas avare de compliments et s’émerveille, bouche ouverte, regard au plafond, les deux mains sur le cœur.

Marie-Line gare le luxueux car de tourisme à sa place habituelle. Ses soixante passagers en sortent, sourire aux lèvres. Un concert réconfortant de diversité de langages envahit l’allée principale qui conduit au restaurant.

* Ils arrivent ! Ils arrivent ! s’écrie Kévin en courant vers la cuisine.

*L’humanité arrive, une foule bruyante,*

*Une chenille humaine un rien cosmopolite,*

*Exilés de l’horreur et galères persistantes,*

*Vague de désespérances, vague de vies déconstruites.*

*Les visages défilent hâbleurs ou bien timides,*

*Visages creusés, ébènes, inexpressifs, livides,*

*Les sourires édentés trahissent l’indigence,*

*Le rire est dans les rangs, tant pis pour les souffrances.*

Les bénéficiaires s’installent autour des tables, heureux de jouer les riches, quand on n’a pas le sou. Et déjà le dynamique duo de serveurs apporte les mises en bouche. Profiteroles au caviar d’aubergine, mini poivrons farcis, mousse de foie d’agneau, quiches aux tomates cerises, feuilletée au saumon fumé et tout un tas de gourmandises salées à déguster sans modération. A boire avec un Champagne demi-sec, cela va sans dire. En cuisine, la cadence s’accélère et les pavés de bar de ligne se parent de jolies rayures brunes, en dégageant une agréable odeur d’herbes aromatiques. Les assiettes se dressent à la vitesse de la lumière et atterrissent très vite sous les yeux ravis des convives. Une boule de sorbet groseille à maquereaux pour amadouer l’estomac et on repart sur le deuxième plat si pertinemment apprécié par le vieux ministre des gamelles sales. Le rire s’invite dans les regards. C’est beau, c’est bon, c’est super ! Quand Sylvestre fait tourner dans la salle le chariot des desserts, c’est l’euphorie. Ils n’ont plus faim, ils n’ont plus soif, mais ils dévorent quand même ces mignardises. Riz au caramel, flans aux fruits rouges, gratin de pêches de vigne, tartes à la rhubarbe, glaces aux fraises, aux framboises, choux chantilly, îles flottantes et une armée de gâteaux divers. Une odeur de vrai café chatouille les narines délicates. Sylvestre est heureux, les clients sont contents. Pourtant ils ne reviendront pas. La liste d’attente est trop longue et les indigents trop nombreux. Chacun son tour, c’est comme ça ! D’ailleurs, ils le comprennent très bien.

*L’extrême dénuement épouse le partage,*

*« Gardez-en pour les autres, pour moi, ça va aller », Deux carottes, un poireau feront un bon potage, Avec quelques secondes en sus pour se parler.*

Mélina pose sa tête de mule sur l’épaule de son amoureux :

* Je suis épuisée, mais si heureuse ! J’ai un truc à te demander, je peux ?
* Essaie toujours…
* Fais-moi un bébé !
* Là, tout de suite, derrière le bar ?
* Déconne-pas, Sylvestre, je suis sérieuse.
* Tu ne veux pas d’une deuxième jeunesse ? Si on ne se protège plus, je vais te rajeunir de cinq ans seulement.
* Je n’ai pas envie d’attendre cent ans pour avoir des enfants ! Je veux qu’on vieillisse ensemble, normalement, avec une ribambelle de gamins. Et voilà !

Sous l’œil médusé de l’équipe du « Gouttmoissa », Sylvestre enlève la redoutable cheffe de cuisine et prévient : – On va faire un enfant et on revient !

Sidonie pianote sur son ordinateur. La vente du médicament miracle rapporte des sommes énormes à Sylvestre. En plus, les laboratoires pharmaceutiques sont généreux et subventionnent l’association caritative « Gouttmoissa ». Une démarche philanthropique bonne pour l’image de marque. Un peu partout dans le monde, on ouvre ces restos du cœur d’un style nouveau. Des cuisiniers réputés travaillent de nombreuses recettes originales pour donner un peu de rêve aux sans dent et à ceux qui ne sont rien, comme disent certains politiques à la compassion virtuelle.

* Sidonie, laisse tomber les comptes ! J’ai envie de faire l’amour !
* Il fait un peu frais aujourd’hui, Bruno, pour batifoler dans les buissons.

Le professeur Ycône proteste sans conviction :

* Ne pourrait-on pas essayer, un jour, de le faire au moins une fois dans un lit ?

La fleur au museau, Dog et Troïka la belle Samoyède, gambadent gentiment dans le parc. Ils se léchouillent tendrement de temps en temps à la manière des humains. Des gémissements caractéristiques les attirent près d’un buisson :

* Chut, faut pas les déranger, aboie discrètement Troïka, les maîtres sont en train de nous mitonner une portée.

Dog se dit que décidemment, les humains ont tous les droits, même celui d’être parents !

Quelle triste idée d’avoir stérilisé la belle Troïka ! Enfin…

*Jean-Pierre Georget, 2017*

# Latulipe

Depuis qu’il a entamé une prestigieuse carrière de retraité, chaque matin, Joseph Latulipe quitte son appartement pour aller jardiner dans son petit coin de terrain. Ah les jardins associatifs, que du bonheur ! Contre une trentaine d’euros par an, il se construit un îlot de verdure habité de légumes et de fruitiers sans pesticide. Une cabane rustique, quelques potes pour l’aider à vider le traditionnel rosé biologique, des conversations passionnées teintées de rires assourdissants, c’est tout cela son univers au père Latulipe. Evidemment, sa vieille compagne Maria n’est plus là. Une saloperie de maladie bougonne-t-il pudiquement. Mais elle reste bien présente dans ses pensées. Ils se parlent souvent. Faut dire qu’elle n’est pas facile ! Même de là-haut, chez ce Dieu qui n’existe pas, elle le surveille son homme, sans se priver de le houspiller.

Le vieux marche tranquillement sur un sentier désert bordé de feuillus. Il apprécie beaucoup le silence matinal et l’odeur des herbes folles gorgées de rosée. Son sac à dos pèse un peu trop sur ses épaules, mais il est heureux, une joie de vivre naturelle, authentique, sans artifice.

« Tu vois Maria, on est bien comme ça. On laisse le temps nous grignoter l’existence sans protester. Evidemment, toi tu t’en fous, t’es dans ton monde, ton paradis imaginaire. Mais bon, méfie-toi de ton Dieu, vu ton caractère, il va finir par t’envoyer au diable. C’est peut-être ce que j’aurai du faire, t’envoyer au diable, mais j’n’ai pas eu le temps. Saloperie de maladie ! »

Il donne un coup de pied rageur dans une pierre qui ose lui barrer le passage. A peine un kilomètre le sépare de son Eden personnel. La journée de printemps s’annonce chaude et ensoleillée. Il va pouvoir repiquer sa salade, les semis ont bien poussé.

« Ce que tu pouvais m’en raconter des salades, Maria ! Un vrai distributeur automatique de paroles ! Une machine à déblatérer sur tout et n’importe quoi. Franchement, je les plains les pauvres auréolés sur leur nuage céleste ! »

Soudain, le vieux devine une présence derrière lui. Il se retourne brutalement. Un jeune homme au visage effrayé pointe un couteau dans sa direction et chuchote quasiment : – Donne-moi ta thune, vite !

Latulipe observe avec insistance le délinquant : cheveux bruns sur les épaules, pâle comme un nuage d’été, regard fuyant, pas très grand, enflé comme une corde de guitare.

« Encore un petit branleur frustré par cette société de consommation à la con ! Il lui faut le dernier smarphone, par tous les moyens ! »

La lame d’acier effleure son estomac délicat puis exerce une légère pression qui contrarie le vieux.

* Dépêche ! J’veux ton pognon, t’entends ?
* T’énerve pas p’tit, panique pas !

Il saisit la pointe de l’opinel et la détourne gentiment de son objectif.

* J’aime pas trop ça, tu comprends ? C’est pas bon pour mes ulcères !

Et brutalement, sans la moindre sommation, il offre généreusement une magistrale torgnole à notre apprenti bandit de petit sentier, qui déséquilibré par l’attaque surprise, tombe lamentablement sur les fesses en lâchant son arme.

Chevauchant sportivement son VTT de fonction, le policier municipal Julien Serré effectue sa patrouille quotidienne en pédalant comme un forcené. Une silhouette connue attire son attention.

* Salut Joseph ! lance-t-il en levant énergiquement son bras droit.

Puis, apercevant le jeune homme assis dans l’herbe humide, il bloque ses freins, tout en effectuant un dérapage contrôlé.

* T’as un souci ? demande-il en montrant du doigt la petite terreur recroquevillée sur elle-même.

Joseph hésite un instant, se caresse la nuque, puis murmure :

* Non, non, le p’tit a glissé en faisant son jogging, mais bon, il n’est pas blessé. C’est solide à cet âge-là !
* Courir avec un couteau dans les mains, ironise le Sherlock Holmes de la ville en ramassant l’arme du crime, c’est dangereux !
* Mais non Julien, c’est mon Opinel, il est sans doute tombé de ma poche…

Le policier perspicace tapote l’épaule de la petite loque tremblante.

* T’as la joue bien rouge mon garçon, un coup de soleil, évidemment… C’est comment ton nom ?
* Gaël… – Gaël comment ?
* Gaël Fortier.
* Ok, confirmes-tu la déposition du monsieur ?

Le gamin à la joue écarlate n’ose pas répondre et choisit de fixer ses baskets avec obstination.

* Fous lui la paix enfin, tu vois pas qu’il est sous le choc ! C’est quand même pas un délit de se vautrer sur la place publique !
* Ok ! Ok ! On oublie tout ça !

Le digne représentant de l’ordre enfourche son vélo et s’écrie en dodelinant de la tête comme pour exprimer une forte contrariété :

* Ta générosité te perdra vieux fou ! Viens pas t’plaindre après si tu t’fais assassiner !

Joseph suit du regard le démarrage foudroyant du chevalier de la paix publique, puis, s’adressant à son agresseur :

* T’as l’intention de passer la journée le cul dans l’herbe ? T’as quel âge ?
* Dix-sept ans monsieur, enfin presque…
* A cet âge-là, on a autre chose à faire que pourrir en taule, tu n’crois pas ?
* Vous allez me dénoncer ?
* Bien sûr ! Et tu seras guillotiné sur la place du marché, comme au bon vieux temps, ta tête sans cervelle dans un panier d’osier !

Il sourit :

* Faut qu’on rappelle la cavalerie ! T’as son numéro de portable petit ?

Gaël se masse la joue en grimaçant, esquisse un vague projet de sourire puis se lève péniblement.

Le père Latulipe fouille dans ses poches et finit par y trouver un billet de vingt euros.

* Tu vois ce billet ? Garde le précieusement en souvenir de notre rencontre. Et puis essaie de ne pas renouveler ce genre de connerie ! Enfin, fais ce que tu veux, t’es grand ! Et puis la taule, c’est sympa ! Allongé sur un lit à glander, gavé d’antidépresseur, tu s’ras heureux, c’est clair ! Oui, fais ce que tu veux, j’suis pas ton père et j’voudrais pas l’être !

Il tourne le dos au jeune homme et reprend sa marche quotidienne vers son coin de paradis végétal.

* Merci monsieur ! hurle l’immaturité incarnée.
* De rien ! lui répond un vieil écho bourru.

Un pas devant l’autre, tranquille, serein, à peine distrait par un passereau téméraire qui sautille à quelques mètres, Joseph écoute le silence et dévore avec gourmandise sa portion de solitude bienfaisante. Certes, il aurait pu dénoncer le gamin et jouer les victimes traumatisées pour le reste de ses jours. Il s’imagine au tribunal, éructant contre ce sauvageon sans scrupule, avec couteau entre les dents. Le petiot aurait bénéficié d’une peine de prison ferme et définitive, dans un cachot de la République. Il lui aurait porté des oranges et de la soupe en sachet, oui, cette poudre dégueulasse à base de pesticide pour lui apprendre les vraies valeurs morales de l’existence en meute. Une occasion ratée d’utiliser ce sacro-saint pouvoir de nuisance qu’on nous attribue dès la naissance. Tant-pis, ce sera pour la prochaine rencontre avec la redoutable pègre juvénile.

* T’es vraiment un vieux couillon mon pauvre Joseph ! Non seulement, tu contribues à laisser en liberté un assassin assoiffé de sang, mais en plus, comble de naïveté, tu lui refiles un billet de vingt euros ! Atteindre un tel degré de sénilité, c’est pathétique ! Ce n’est pas notre fils, quand même !
* Oui, ce n’est pas notre fils évidemment… Mais bon, p’tète que si on avait eu un môme, il serait parti en sucette aussi, alors… Fous-moi la paix Maria, j’arrive au jardin !

Faut dire qu’avant la saloperie de maladie, la douce Maria jardinait avec son bougon et cueillait les précieux végétaux comestibles tout en éloquence silencieuse. Une sorte de trêve imposée par Cupidon en personne pour assurer la pérennité du couple. A peine rentré dans leur sympathique clapier avec ascenseur en inox gravé et éclairage tamisé, les hostilités massacrantes reprenaient, non sans un certain plaisir partagé.

Et puis les années passent… Des années avec récolte abondante, des années sans tomate, des années doryphores, des années rire et rosé frais mais aussi des années funéraires avec vie éternelle au choix dans une boîte en bois ou en crémation très en vogue au bon vieux temps de l’inquisition. Car il faut bien le reconnaître, la vieillesse est une maladie mortelle. Les grandes enjambées volontaires dans les allées des jardins familiaux se transforment très vite en petits pas chuchotés sur un sol plastique d’hôpital. Les enterrements, une saine et vivifiante occupation pour les retraités en attente de fin de contrat d’existence.

Joseph Latulipe vient tout juste de franchir, sans effort particulier malgré ses douleurs dorsales, ses soixante-dixans. Il promène sa bonne humeur dans les conversations les plus délirantes. Le rire pour drapeau, le rosé comme médicament universel. Il est heureux et le proclame sur tous les tons. Ce matin-là, il sifflote un vieux refrain de Johnny Halliday, « Pour moi la vie va commencer ! » Car la vie recommence chaque matin, c’est bien connu chez les poètes et chanteurs insouciants. Il pénètre dans son jardin déjà revêtu de parures estivales. La récolte sera abondante et son congélateur bien rempli. Il ouvre la porte de sa cabane. Sur la table en bois de palette, une grande enveloppe sans adresse attire son attention. Intrigué, Il l’ouvre et en sort une liasse de billet de vingt euros et un petit mot écrit à la main : « Pour monsieur Latulipe. »

* C’est quoi ce délire ? ronchonne-t-il, deux milles euros dans ma cabane. Un cadeau du ciel… – … ou du Diable, tempère Maria.

Il se surprend à calculer : de quoi s’offrir cinq cent bouteilles de rosé de Camargue biologique. Une histoire de fou !

* De quoi t’offrir surtout une bonne cirrhose du foie avec départ imminent pour les nues, vieux gourmand !
* Calme-toi Maria et respecte la volonté de la divine providence !
* Elle a bon dos la divine providence !

Que faire de cet argent ? D’où vient-il ? Joseph décide de déposer le magot à la banque en attendant de trouver un moyen de le dépenser utilement. Il quitte son jardin comme un voleur, oubliant même de saluer un vieux jardinier qui sarcle avec virtuosité ses rangs d’oignons squattés par des herbes dites mauvaises.

Adeline est survoltée. Elle travaille depuis plusieurs mois sur ce projet exaltant. Un spectacle théâtral écrit par de jeunes délinquants en voie de réinsertion. Quelques saynètes construites avec des peines de cœur, des joies, des interrogations et aussi cette angoissante peur de l’avenir. Les jeunes égratignent un monde d’adultes uniquement préoccupés par un besoin viscéral d’entasser des euros sur un compte bancaire. Dans la maison de quartier, quelques apprentis comédiens l’entourent pour présenter leur œuvre qui sera jouée, si le budget est bouclé, pendant les vacances d’été. Des auditeurs bienveillants glissent dans une boîte en forme de tirelire, une contribution financière afin de soutenir ces garçons et filles redevenus un peu plus sages grâce à la langue de Molière remodelée version ados. Adeline, trente ans à peine, agite sa chevelure brune frisée, en écoutant une poignée d’accords de guitare distillée par un futur Jimmy Hendrix. Le spectacle va cartonner d’enfer, elle en est convaincue !

Attiré par ce bruit inhabituel dans un endroit d’ordinaire si paisible, Joseph Latulipe s’invite à la fête, allant même jusqu’à applaudir le guitariste amateur. Il félicite Adeline pour son action et lui glisse à l’oreille :

* Vous avez besoin de sous ?
* Oui évidemment, ce n’est pas toujours facile d’obtenir des subventions. Alors, on fait appel à la générosité du public.

Joseph donne discrètement son enveloppe de billets à l’éducatrice spécialisée.

* Prenez les, ils seront plus utiles ici qu’à la banque !

Il reste un long moment au milieu de ces sauvageons tout en sirotant un exécrable jus d’orange qu’il n’ose refuser par politesse. Des chants, des rires, des poèmes et cette guitare qui hurle sur toutes les gammes ! Du bruit, de la fureur, mais aussi de l’émotion. Un rien attendri, Joseph se laisse porter par les rêves sans doute inaccessibles de ces adolescents condamnés à servir de main d’œuvre bon marché aux usines de la région. En sortant de la maison de quartier, il marmonne :

« Tais-toi Maria ! C’est mon argent, j’en fais ce que je veux ! »

Mais Maria ne dit rien. Elle est fière de son vieux ronchon.

« Saloperie de maladie ! » chuchote-elle !

C’est si bon, si reposant pour le cerveau de marcher. Les pieds, deux outils formidables pour affirmer son indépendance vis-à-vis de cette icône couteuse et dévastatrice qu’est l’automobile rutilante. Vroummmm !!! Elle vous rase comme pour vous punir d’oser se passer d’elle ! Elle est teigneuse, agressive, bruyante, polluante, prétentieuse, gourmande d’énergie fossile, bref, c’est une vraie calamité ! Joseph aime ruminer sa grande détestation pour tout ce qui est motorisé, c’est son côté homme préhistorique décroissant. Vivre le mieux possible avec le moins possible d’euros. C’est sans doute le secret de ce besoin de bonheur qui nous caresse l’âme et atténue les frustrations liées à la consommation exacerbée.

* Encore un abruti qui se gare n’importe où ! s’emporte-t-il à voix haute en apercevant une Audi prétentieuse installée sur le trottoir près de son deux pièces cuisine.
* Désolé monsieur, s’excuse le conducteur encore au volant, je vais la déplacer.

Et en deux temps trois mouvements, la belle machine se glisse avec élégance entre deux traits blancs avec numéro complémentaire.

* C’est quand même pas les places qui manquent, ronchonne le vieux, en soulevant ses deux bras comme un crucifié des temps anciens.

En effet, la résidence de plus de deux cents logements est entourée de parkings quasiment tous inoccupés. Les actifs sont au boulot et la moitié des retraités ne possède plus de véhicule. Le presque trentenaire descend du sien, avec attaché case à la main et large sourire au visage. Joseph l’observe du coin de l’œil en ouvrant la porte vitrée de son palais de Versailles : cheveux bruns coupés courts, bronzé comme un retour de vacances, regard franc et direct, pas très grand, en léger surpoids par rapport à sa taille. Il n’aime pas trop les représentants et autre marchand d’assurances à la con qui jouent de l’interphone avec insistance. Enfin, faut bien que tout le monde croûte !

* Puis-je vous parler un instant, monsieur ?
* J’ai pas l’temps, j’suis à la retraite !

Le jeune homme part en fou rire en s’engouffrant dans l’entrée avant que la porte se referme.

* Juste un instant, monsieur Latulipe.
* On se connait ?
* Disons qu’on s’est croisé dans une autre vie.
* Ah ! T’as bossé dans mon usine ?
* Non non, je n’ai pas encore travaillé dans l’industrie, je suis commercial.
* Et tu vends quoi ?
* J’ai vendu des voitures, des assurances, des cuisines équipées, des fenêtres en PVC et un tas de trucs divers.
* Et ça marche bien la vente de trucs divers ?
* Je gagne bien ma vie.
* Et en ce moment, tu vends quoi ?
* Je suis agent immobilier. Le marché est reparti à la hausse, le patron est content.
* Si ton patron est heureux, tant mieux ! Mais bon, mon appart, je le vends pas, je vais pas pioncer sous les ponts quand même !
* Ne vous inquiétez pas, je ne viens pas vous voir pour des raisons professionnelles…
* T’es bien mystérieux mon garçon. Entre, on va se jeter un petit verre de rosé histoire de se décaper les souvenirs. Alors comme ça on se connait ?

La pièce de vie est plutôt sympa. Meublée de noir, éclairée de rouge, murs et carrelage blancs, des bouquins partout. Un ordinateur, le vieux n’est pas complètement déconnecté, se dit le visiteur.

Assis devant une bouteille de rosé biologique de Camargue, il déguste avec gourmandise la fraicheur fruitée de ce vin du soleil.

* Alors, il est comment ?
* Super, ça me change du coca !

Il fouille dans sa poche et tend une enveloppe au père Latulipe.

* Voilà, marmonne-t-il avec une émotion mal contenue, c’est à vous.

Surpris, Joseph ouvre l’enveloppe et en sort un billet de vingt euros.

* Vous le reconnaissez ? demande l’homme à l’Audi rutilante.
* Ben, c’est un billet bien ordinaire. C’est pour moi ?
* Oui, il est à vous.
* Décidemment, c’est la journée ! Au train où vont les choses, je vais finir par me faire taxer sur la fortune ! Mais enfin, c’est quoi ce bordel ?
* Ce billet, vous me l’avez donné il y a une dizaine d’années. J’avais à peine dix-sept ans et vous m’avez bien foutu la honte ce jour-là !

Le visage de Joseph s’éclaire, il se lève, marche vers sa cuisine, ouvre un tiroir puis revient s’asseoir.

* Tiens, c’est à toi p’tit con !

Gaël s’empare de l’opinel en le serrant fortement dans sa main.

* T’as pris une sacrée putain de beigne ! C’est pas mon genre la violence pourtant ! Enfin, on commet tous des erreurs de jeunesse, non ?
* C’est pas la gifle qui m’a foutu la honte, c’est le billet. Et puis, « J’suis pas ton père et j’voudrais pas l’être ! »
* J’étais jeune, j’avais soixante-ans, plaisante Latulipe pour masquer son émotion.
* Vous auriez pu me dénoncer au policier municipal… – Oui, j’aurai pu… Un autre rosé ?
* Doucement, je conduis… Merci… Je me suis promis de vous rembourser au centuple ce putain de billet ! Mon taf de commercial m’a permis de traîner mon costume cravate dans toute la France. Je suis le roi du monde et je gagne pas mal de thune.
* Alors les deux milles euros dans ma cabane, c’est toi ?
* Oui. Je suis allé voir le policier municipal, il avait tout compris évidemment. Il m’a indiqué le numéro de votre jardin et votre adresse. Voilà…
* Deux mille euros, c’est beaucoup ! J’ai pas besoin de ça, j’ai ma retraite…
* Une promesse qu’on se fait à soi-même, c’est sacré ! Et puis, mettez-les à la banque…
* C’est déjà fait ! Tu penses bien qu’avec tous ces sauvageons qui vous égorgent pour quelques sous, c’est plus prudent, non ?
* Oui, c’est plus prudent monsieur Latulipe, soupire l’ancien délinquant en baissant la tête.

Un petit « gling » résonne dans le portable de Gaël Fortier :

* C’est ma copine, désolé !

Il lit le message et éclate de rire.

* Elle monte un spectacle avec des jeunes. Elle cherche des fonds. Les gens ont été très généreux. Un vieux lui a même donné deux mille euros en billet de vingt, c’est incroyable, non ?
* Quel con, il aurait dû faire comme moi, les mettre à la banque ses sous !
* Oui, vous avez raison m’sieu Latulipe, quel con !

\*

* + \*
* Bon, t’en es où Joseph ? Les amuse-gueule, c’est prêt ?
* Oui Maria, des feuilletés maison au saumon et au foie gras. Y’a plus qu’à réchauffer.
* Et les Saint-Jacques ?
* En brochettes. Y’a plus qu’à les griller au dernier moment.
* Et comme garniture ?
* Une boule de riz safranée avec sa ratatouille citronnée.
* Et les cailles ?
* Rôties et flambées au whisky devant les clients, servies avec des pommes fruits et une galette de pomme de terre aux herbes.
* Fromage et salade, j’imagine ?
* T’imagine bien Maria.
* Et comme dessert ?
* Poire belle Hélène et riz au lait. Tu sais bien que c’est ma spécialité.
* Oui je sais. Comme vin, un rosé de Camargue, sans doute, non ?
* Bien sûr et du coca pour Adeline, elle ne boit pas, c’est bien triste mais bon…
* Dommage que je ne sois pas invitée ! – Oui, dommage. Saloperie de maladie… – Oui Joseph, saloperie de maladie.

L’interphone s’affole brutalement.

* Bon, fous-moi la paix Maria, ils arrivent les petiots !

\*

* + \*

Les saisons se suivent gentiment et Gaël rend visite régulièrement au père Latulipe. Ils échangent sur tout et n’importe quoi, devant une bouteille de rosé sec. Humour et dérision sont au menu des conversations forcément raffinées des deux amis. En cas de désaccord, Joseph s’emporte et menace :

* Je vais t’en coller une Gaël, une si balaise qu’elle va te dévisser tes molaires les mieux installées.

Et ils partent dans des fou-rire à exploser les rates les plus résistantes.

* Tu sais Gaël, tu devrais lui faire un enfant à ta copine…
* On y pense Joseph, on y pense…
* Oui enfin, ce que j’en dis, ça m’regarde pas… Et puis, j’suis pas ton père !
* Je sais, vous me l’avez déjà dit.
* Oui, j’suis pas ton père, mais j’ voudrais bien l’être !

*Jean-Pierre Georget, décembre 2017*

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

194 avenue du Président Wilson – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d’adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-414-34623-3

ISBN pdf : 978-2-414-34624-0

ISBN epub : 978-2-414-34625-7 Dépôt légal : mai 2019

© Edilivre, 2019

*Imprimé en France, 2019*